

« J'ai eu un bon aperçu des méthodes de celui qui se veut le Kissinger des Balkans »

« Je m'ennuyais au Crillon. Je suis venu téléphoner. »

L'ambassadrice s'approche alors. Elle semble, pour le coup, au comble de l'embarras. Et elle le prend doucement par le bras. Rejoint, avec lui, Holbrooke, Clarck, les autres. Et les voilà tous qui, à nouveau comme un seul homme, se dirigent vers l'antichambre et, à l'instant où, avec Gilles, nous nous décidons enfin à prendre nos vestiaires et à partir, empruntent, en cortège, le grand escalier intérieur qui monte à l'étage de la résidence. La dernière image : celle d'une Pamela Harriman, très digne, étrangement pénétrée, que suivent en silence, presque intimidés eux aussi, éclairés par une lumière blafarde qui leur donne l'air de conspirateurs en train de passer à l'acte, Izetbegovic dans son quasi pyjama et bien diplomates américains. J'aurai, et bien sûr, le lendemain, la clef de cette scène étrange.

Je comprendrai que le président bosniaque avait quitté le dîner de l'Ifri, était repassé un instant à son hôtel pour prendre une douche et se changer – et qu'il était venu assister en direct, avec ses protagonistes principaux, au lancement de la grande opération de frappe aérienne contre les Serbes.

Je comprendrai que c'est à cela, bien sûr, que Holbrooke avait la tête pendant le dîner : nous pensions qu'il « en rajoutait », nous n'étions pas loin d'être vexés, nous étions au bord d'avoir le fou rire devant ce que nous prenions pour de la mise en scène mégalomane, alors qu'il était sans doute en train de régler, avec d'autres, les derniers détails du ballet ou même de vaincre, qui sait ? les réticences ultimes de Warren Christopher.

Et puis je comprendrai surtout que j'ai aussi eu là un assez bon aperçu des méthodes de celui qui se veut le Kissinger des Balkans : la stratégie du bâton, sans doute (ne s'apprêtait-il pas, comme il en était lui-même convenu pendant le dîner, à faire endosser par Izetbegovic la partition de son propre pays ?), mais aussi, sinon d'abord, la carotte (en l'occurrence le formidable cadeau que représente, à ses yeux, le droit d'être aux premières loges pour suivre avec lui, qui en fut le véritable artisan, le déclenchement d'une frappe aérienne qui va libérer Sarajevo).

On aura beau dire : cette idée d'un président étranger, invité officiel de la France, qui s'apprête, le lendemain, à être reçu, deux fois, par son homologue du pays-hôte et qui passe la nuit qui précède à l'ambassade des Etats-Unis d'Amérique, donc en territoire américain, a, quelles qu'en soient les raisons, quelque chose à la fois d'irréel et de terrible.

Le Lys et la cendre de Bernard-Henri Lévy, Grasset, 560 p., 145 F. En librairie le mardi 13 février.

de paix, le diplomate bulldozer dont on dit qu'il est peut-être en train d'arrêter la guerre dans les Balkans.

Nous parlons de l'accident, justement, dont j'entends, de sa bouche, et pour la première fois, un témoignage direct.

Nous parlons des relations, aujourd'hui, entre Belgrade et Pale, Milosevic et Karadzic.

Nous parlerons encore – et le ton, là, se fera plus vif – de ce fameux plan de paix dont il est l'émissaire et qui n'est que la reprise de ces plans européens, et notamment français, dont la diplomatie américaine trouvait les principes mêmes condamnables.

Je me souviens avoir encore pensé, après que Holbrooke se sera levé pour la huit ou neuvième fois (chaque fois, la même jeune femme qui s'approche d'un air mystérieux : « Sorry Dick » – et chaque fois le même Dick qui interrompt la conversation et, sans même s'excuser auprès de l'ambassadrice, se rue vers

Pamela Harriman, qui avait été jusqu'ici d'une courtoisie parfaite, regarde avec ostentation sa montre comme si elle était pressée, soudain, de nous voir partir.

Je fais donc un signe à Gilles. Nous nous apprêtons à prendre congé, non sans trouver bizarre, tout de même, cet empressement subit – alors que le général a encore sa tasse de café à la main et Richard Holbrooke, à cause de ses coups de téléphone répétés, une part de gâteau en retard.

Mais voici que, à l'instant précis où nous allons nous lever, la dame des téléphones s'approche cette fois de l'ambassadrice, lui glisse un mot à l'oreille et c'est elle, l'ambassadrice, qui se lève – aussitôt imitée, comme s'ils n'attendaient qu'un signe, par tous les autres convives, ceux de notre table et ceux de l'autre. Nous suivons le mouvement, bien sûr.

C'est tout un remue-ménage, presque une bousculade, dont nous ne comprenons, sur le moment, pas la raison.

Les voilà – nous voilà – tous revenus, certains leur tasse de café toujours à la main, d'autres la bouche encore pleine de gâteau, dans le grand salon solennel où l'ambassadrice, avant dîner, nous avait accueillis.

Et qui trouvons-nous là, perdu dans cette pièce immense, d'autant plus imposante qu'elle est, à part lui, complètement vide ? Qui reconnaissons-nous, là-bas, sous le Renoir, négligemment assis sur un bras de canapé en train de parler, dans un téléphone, à voix très basse ? Un tout petit bonhomme, chétif, sans cravate, habillé d'une sorte de vareuse qui ressemble, de loin, à une veste de peintre ou un haut de pyjama et qui donne à penser qu'il est là chez lui, sans représentation ni protocole, dans une tenue décontractée qui tranche avec celle de tous les autres convives : le président bosniaque Izetbegovic, en visite officielle en France, mais occupé donc, à minuit passé, à passer ses coups de fil depuis l'ambassade américaine.

Moi, stupéfait, et incapable de retenir la question : « Que faites-vous là, monsieur le Président ? »

Lui, amusé de ma stupeur, presque espiègle :



le téléphone où il reste plusieurs minutes), je me souviens m'être dit : « Qu'est-ce que c'est que ce cinéma ? Ce type commence à en faire, vraiment, beaucoup ; est-ce qu'il a la danse de Saint-Guy, à la fin ? Est-ce que c'est à cette heure-là que se fait la diplomatie ? Et à qui fera-t-il croire qu'il ait besoin, en plein dîner, de se lever huit fois de suite, en prenant cet air d'importance ? »

Mais il est minuit, en effet.

La soirée touche à sa fin.